

J'ai aimé...

Marguerite BIALAS

nous présente un livre qu'elle a beaucoup aimé :

Un rêve algérien

de Jean-Luc Einaudi, éd. PUF coll. Quadrige

C'est le récit de la vie de Lisette Vincent, une fille de colons algériens qui devient institutrice dans la région d'Oran en 1928.

L'inspecteur qui lui fait passer le CAP lui parle de Montessori, de Decroly. Elle lit donc leurs œuvres qui sont pour elle une révélation et s'abonne à la revue de la *Ligue internationale pour l'éducation nouvelle*. Pendant ses vacances, elle se rend à Genève où elle assiste aux cours d'A. Ferrière, de J. Piaget, d'E. Claparède. Elle y découvre Freud, y entend parler de Freinet et du mouvement de l'*Imprimerie à l'école*.

Petit à petit, elle introduit les pratiques de l'Education nouvelle dans sa classe enfantine que fréquentent principalement des enfants des ouvriers espagnols. Elle se lie avec des femmes arabes qui habitent un douar à l'extérieur du village et qui doivent effectuer de longs trajets pour chercher de l'eau. Elle les autorise à prendre l'eau de la fontaine de l'école après la classe, et elle se rend au douar pour soigner les plaies de leurs enfants. Elle a l'idée de scolariser ces enfants. «*Mais Mademoiselle, vous n'y pensez pas ! s'insurge sa directrice. Un Arabe dans mon école ? Ça ne s'est jamais vu et ça ne se verra jamais !*»

C'est aussi à cette époque qu'elle commence à s'intéresser au communisme.

Un jour, Lisette Vincent s'oppose au maire du village dont un fût de vin mal arrimé sur un camion a écrasé une vieille femme arabe sans qu'il s'en émeuve. Lorsqu'elle le menace d'appeler la police, le maire se fâche et la menace de révocation. Il trouve en la directrice de l'école une alliée qui multiplie les rapports défavorables à l'I.A., «*allant jusqu'à accuser Lisette de s'être livrée à des attouchements sur un petit garçon qu'elle aurait entraîné dans les cabinets.*» Nous sommes en 1932 ! L'I.A. ordonne une enquête, mais son inspecteur, qui ne croit pas à cette rumeur et apprécie son travail, la fait nommer directrice dans un autre village afin qu'elle soit indépendante.

Dans sa nouvelle école, Lisette Vincent achète une imprimerie et s'abonne à la revue de C. Freinet : «*L'Éducateur prolétarien*». L'école accueille cent vingt quatre enfants de quatre à sept ans pour deux institutrices et une femme de service.

«*Les enfants allaient librement d'une classe à l'autre, selon les activités qu'ils souhaitaient avoir. Quand ils arrivaient le matin, la journée commençait par la visite de propreté : les enfants sales étaient lavés, les ongles coupés, les oreilles nettoyées, si besoin les cheveux épouillés. Les boutons, maux d'yeux, plaies, eczéma étaient soignés. Puis venait la gymnastique, les sauts dans le bac à sable, les courses... Ensuite, autour du tableau, debout, assis sur les bancs ou sur le sol, les enfants prenaient la parole, racontant des histoires sur la chasse, les travaux des champs, les baraques foraines... parlant de tout ce qui les préoccupait. C'était le point de départ de nombreuses explications et activités... A partir de là, des textes étaient écrits par des enfants et l'un d'eux inscrivait au tableau : "Trois avions sont passés ; on entendait le bruit du moteur ..." Chacun voulait le lire... Ensuite, c'étaient les jeux libres dans la cour. Ceux qui voulaient rester dehors y étaient autorisés, les autres se dirigeaient vers les activités qui les tentaient et pouvaient y rester aussi longtemps qu'ils le souhaitaient. Coloriage, collage, argile à modeler, peinture... Imprimerie : la table d'imprimerie était au centre des intérêts. Alors que deux enfants composaient la même phrase, le plus avancé entraînant l'autre, un cercle de spectateurs les entourait et chacun donnait son avis. L'un d'eux prenait une règle, se mettait devant le tableau où la phrase était écrite et montrait les lettres l'une après l'autre. Il y avait des discussions ; la maîtresse intervenait : "Non, tu t'es trompé, tu as mis un f pour un t !" Et ainsi, elle nommait les lettres. Puis, c'était l'impression. Les enfants se partageaient le travail, avec sérieux, appréciant une feuille bien imprimée. Les plus petits regardaient, posaient des questions, et elle sentait qu'ils auraient bien voulu, eux aussi, participer à cette fête de l'impression. Une fois le texte imprimé, tout était nettoyé, rangé par les enfants, chaque caractère soigneusement essuyé. Et puis, il y avait les chansons : fréquemment, tandis qu'ils étaient en train de travailler, les enfants se mettaient à chanter et Lisette faisait de même, pour le simple bonheur de chanter... Chacun, dans la classe, parlait, chantait ou sifflait quand il en avait envie, sans que cela gênât les autres, absorbés dans leurs activités. C'était comme une ruche bourdonnante où, quand un enfant éprouvait le besoin de sortir dans la cour, il le faisait sans avoir à en demander l'autorisation. Là, il pouvait courir et crier à son aise. La fem-*

me de service se tenait sous le préau, taillant des crayons, coupant des papiers, effectuant mille besognes indispensables et surveillant la cour. L'enfant revenait en classe quand il en ressentait le désir... »

Mais bientôt, les activités procommunistes et proarabes de Lisette lui attirent à nouveau l'ire des autorités municipales. Elle échappe à des tentatives de meurtre, mais ne peut empêcher la rumeur mensongère déjà lancée contre elle quelques années plus tôt de reprendre, attisée par les partisans du maire.

En juillet 1936, elle se rend à nouveau à un Congrès mondial de la Ligue internationale pour l'Éducation nouvelle qui a lieu en Angleterre. Elle est alors informée qu'elle a été condamnée à mort au cours d'une réunion de maires d'Oranie, et que son inspecteur lui conseille de se mettre en congé-maladie jusqu'à ce que les passions se calment. À ce moment a lieu le soulèvement du général Franco contre la République espagnole. Ainsi, après un séjour au Pioulier, l'école Freinet de Vence, elle se rend à Barcelone et se met au service des Brigades internationales. On la charge de s'occuper d'une centaine d'enfants de trois à douze ans. S'inspirant du «*Chemin de la vie*» de Makarenko, Lisette Vincent va réussir à transformer cette meute d'enfants à demi sauvages en une république d'enfants : «*La vie de la maison reposera sur vous, leur dit-elle à son arrivée, et vous aurez des responsabilités. Vous devrez assurer la surveillance, le ménage, les soins médicaux, la composition des menus selon les possibilités. Vous aiderez à la cuisine et au contrôle des dépenses. Vous choisirez vous-mêmes vos responsables, ceux qui, parmi vous, vous paraîtront les plus honnêtes et sérieux.* »

Mais la guerre fait rage, les franquistes progressent. Lisette Vincent doit fuir l'Espagne parmi des milliers d'autres réfugiés, pieds nus dans la neige, sous les attaques aériennes qui font des centaines de morts.

De retour à Alger en 1940, elle participe à la reconstruction du Parti communiste algérien et milite pour l'indépendance de l'Algérie «*par le peuple algérien lui-même*». Ce qui lui vaut d'être poursuivie par la police, arrêtée et condamnée à mort. Par un hasard de la guerre, elle n'est pas exécutée immédiatement, et sera finalement libérée en 1943.

Après la Guerre mondiale, elle reprend son métier d'institutrice en Algérie.

En 1950, la direction du Parti communiste français engage une polémique contre les mouvements de pédagogie nouvelle et tout particulièrement contre Freinet, alors que celui-ci est pourtant toujours membre du PCF. Roger Garaudy, entre autres, attaque Freinet dans la revue «*La Nouvelle Critique*». «*En réalité, la direction du PCF ne tolérerait tout simplement pas que Freinet préservât l'indépendance du mouvement qu'il avait fondé, et dont l'influence n'avait cessé de s'étendre, regroupant des enseignants de diverses tendances de la gauche. Alors que, dans les années trente, les conceptions pédagogiques et la pratique de Freinet avaient été vigoureusement soutenues par des intellectuels communistes de premier plan, tels que le psychologue H. Wallon ou le linguiste M. Cohen, son œuvre allait être maintenant systématiquement déni-grée.*»

Lisette Vincent, elle aussi, critique maintenant Freinet et remet en question le sens même de son action professionnelle en Algérie. Mais en 1954, elle s'éloigne à son tour du Parti communiste, ne lui pardonnant pas le vote des pouvoirs spéciaux au gouvernement de Guy Mollet.

Et puis c'est la guerre d'Algérie. Interdite de séjour, elle est exilée de force en France. Elle revient dès qu'elle le peut. Mais après le coup d'État militaire du colonel Boumédiène, elle se sent de plus en plus mal vue, tout juste tolérée par les autorités algériennes. En 1974, elle quitte définitivement l'Algérie, ce pays qu'elle considère pourtant le sien. Et c'est de France qu'elle assiste aux affrontements sanglants de l'Algérie de cette fin de siècle.

J'ai beaucoup aimé ce livre : d'abord, il se lit comme un roman. Ensuite, le parcours d'une institutrice qui a fait partie des premiers compagnons de Freinet constitue forcément un morceau de notre mémoire pédagogique. Mais aussi de notre mémoire nationale, car qui sait encore ce que signifiait la colonisation de l'Algérie? Enfin, je suis admirative devant le combat de Lisette Vincent pour un monde plus fraternel : quel courage, quelle énergie au service d'un idéal continuellement contrarié par des guerres et des bas intérêts.

Marguerite Bialas
avril 2002.